

## 2° PARTIE

## I

## RUDIMENTS DE GEOGRAPHIE ET D'HISTOIRE LOCALES

## LE PAYS CEVENOL

Au sud du Massif Central, les Cévennes couvrent la majeure partie de la Lozère, la frange sud-occidentale de l'Ardèche, et la pointe septentrionale du Gard. Les deux massifs principaux sont : Au nord, celui du Mont Lozère (point culminant, le signal des Piniels 1702 m.), avec son satellite le Bougès (1424 m.). Au sud, celui de l'Aigoual (1685 m.), bordé au midi par le Lingas et vers l'est par les crêtes du Liron et du Fageas (1180 m.).

Entre ces deux môles, la haute croupe parcourue par la route de la corniche des Cévennes, qui culmine au Cam de l'Hospitalet, à 1112 m. d'altitude.

Nées à l'ère primaire du plissement hercynien, ces montagnes sont généralement constituées par des roches granitiques anciennes et usées, revêtues souvent d'une terre siliceuse couverte de bruyères et de genêts - alternant avec des roches métamorphiques, schisteuses et cristallines - par exemple dans la Vallée française et la Lironenque.

Ces éléments d'origine volcanique ancienne ont fait irruption à travers les sédiments calcaires des Causses, sorte de hauts plateaux arides qui ceinturent presque complètement le massif cévenol. Dans ces Causses, on trouve des grottes ou "avens" - comme la grotte des Demoiselles, Clamouze, Bramabiau et tant d'autres. Les coquillages fossiles n'y sont pas rares, et on a même relevé des empreintes de dinosaures à St Laurent de Trèves, près de Florac.

De l'Aigoual au Lozère, les crêtes forment la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Méditerranée.

Vers l'Océan, à travers ses gorges fameuses taillées dans le Causse Méjean, coule le Tarn, venu du mont Lozère, et grossi du Tarnon, de la Jonte et de la Dourbie descendus du massif de l'Aigoual.

Vers la Méditerranée, les pentes orientales du Lozère et du Bougès envoient le Chassezac ardéchois et la Cèze, et l'Aigoual et ses contreforts alimentent les sources de l'Hérault, du Vidourle et du Gard, ce dernier formé de la Salindrenque, venue du Liron, du Gardon de St Jean, venu du Val Borgne, du Gardon de Mialet, venu de la Vallée Française, qui rejoignent le Gardon

d'Ales, venu du nord.

Comme son nom l'indique, l'Aigoual connaît de fortes chutes de pluie. Aussi, les rivières cévenoles, qui sont souvent réduites en été à une succession de gouffres creusés dans le granit, connaissent des crues subites et violentes, qui emportent tout sur leur passage. On appelle cela les gardonnades.

Quelques rares ruisseaux à écrevisses dans les tufs calcaires - par exemple aux Arnauds vers la basse Salindrenque. Des truites dans le Tarn et le haut des gardons. Ailleurs, des chabots - en patois, les arestous ("pleins d'arêtes") - de savoureux tourgans (espèce de goujons) et d'innombrables vairons (ou vernières) qui font la joie des petits pêcheurs de toutes les générations.

Sur les hauteurs sauvages, qui constituent maintenant le parc des Cévennes, baugent les sangliers, et on est en train d'y acclimater des mouflons. Les chasseurs persévérants tuent quelques lièvres et perdreaux dans les garrigues du pourtour, les basses Causses calcaires où l'on ne trouve que de maigres chênes verts, mais où foisonnent les plantes aromatiques : génévriers, thym, lavande...

Dans les Cévennes proprement dites, la bruyère et le genêt se partagent les zones supérieures, un peu en dessous des pacages à moutons - où l'on voit parfois de beaux fayards (d'où les noms de montagnes : le Pageas, la Page) - tandis que les châtaigniers couvrent le moyen pays. Sous leur ramure tourmentée, on cueille de savoureux champignons, cèpes, oronges... et aussi beaucoup de bolets Satan - dont les moutons se régalaient.

C'est bien à peu près tout ce qu'on cueille, car on ne ramasse plus guère les châtaignes que pour nourrir quelques rares porcs privilégiés - le gros de l'engeance étant surtout engraisé avec de puantes compositions, comme les poulets, hélas.

Un entrelacs de routes très sinueuses fait communiquer les vallées profondes par de rudes pentes, au bord d'apics parfois vertigineux. Le grand axe Nord-Ouest/Sud-Est descend de Florac à Nîmes par la belle Corniche des Cévennes tracée sur les crêtes entre le Val Borgne, du gardon de St Jean, et la Vallée Française, ou Valfrancesque, où coule le gardon de Mialet.

Les villages, assez gros, s'étirent au fonds des vallons, avec leur église et leur temple, et les ruines de leurs filatures - entourés par leurs petites vignes en restanques où les derniers mûriers achèvent leur carrière. Quelques belles prairies irriguées sont plantées de pommiers.

Sur les hauteurs, de petits hameaux cernés de châtaigners, et tout au long de la Salindrenque, notamment, des châteaux, vestiges d'un passé plus ou moins lointain.

Maisons villageoises, fermes ou châteaux, toutes les demeures cévenoles, trapues et austères, sont couvertes de ces belles tuiles romaines, où nichent bien, par-ci par-là, quelques scorpions inoffensifs. On ne voit guère des toits à lauzes d'ardoise, d'ailleurs forts jolis, que dans les zones schisteuses, comme la Vallée Française.

Les habitants, malgré les brassages de populations pendant les deux grandes guerres, et l'afflux actuel des touristes saisonniers, sont presque tous des autochtones, montagnards descendus de la Lozère, au fil des eaux.

La tête ronde, l'oeil souvent clair, la forte moustache, du moins chez les anciens, ils représentent bien ce que les écoliers d'autrefois appelaient "nos ancêtres les gaulois". Très indépendants, généralement réservés, surtout les femmes - tout en étant courtois et serviables, ils n'ont pas l'exubérance des languedociens et de provençaux. Ils n'en ont que l'accent, rendu peut-être encore plus rude par leurs attaches avec la Lozère ou l'Ardèche. Ils ne parlent plus - et c'est bien dommage - le savoureux patois qui était la langue courante du temps de mon enfance. Ce patois avait beaucoup d'accointances avec le provençal, sans en posséder l'élégance.

Le pays avait été acquis très tôt à la Réforme. Aussi la majorité des cévenols est protestante et naguère encore, il y avait toujours dans l'air un certain relent de guerre de religion - que semble bien avoir dissipé maintenant le courant d'air oecuménique.

Comme partout ailleurs hélas, dans les montagnes, les plus entreprenants émigrent vers les villes - où ils ont parfois des réussites surprenantes, notamment dans l'enseignement et l'armée, les grandes écoles, les arts. Mais ceux qui restent sont farouchement attachés à leur village, et ceux qui sont partis y reviennent pour la plupart au moment de la retraite, ou au moins des vacances. On ne se déprend pas des Cévennes natales.

#### LE VAL DE LASALLE

Lorsque, venant de Florac par la dure route du Val Borgne, on abandonne le Gardon de St Jean à l'Estréchure pour monter au col du Mercou, on est dominé, à sa droite par les 1100 m. du massif du Liron, avec ses trois sommets : le grand Liron, le Fageas et le roc de l'Aigle, qui surplombent le joli hameau

de Soudorgues et ses deux tours carrées : la tour de Beauvoir, encore vaillante, et la tour du Peyre, en ruine.

A gauche, les deux Brions, de hauteur plus modeste, lancent vers l'est des croupes qui bordent la vallée de la Salindrenque, la rivière de Lasalle. Avant d'aborder le village, celle-ci a reçu sur sa droite deux ruisseaux, la Lironenque descendue directement du Liron, et la Coulègne, venue de Cognac (une des Colonias des Romains) après avoir passé sous le pont de la Nogarède.

Défilent ensuite sur sa gauche les deux kilomètres de rue de Lasalle, le Cap de Ville, le Luxembourg, la Gravière, la Place, la Croix et la Baraque. Elle passe d'abord au pied de notre petite vigne de Rimbal dont les pins se silhouettent au dessus de sa rive droite, à l'aplomb du profond gouffre Mourier chéri des baigneurs. A sa gauche, c'est d'abord le beau château d'Algues dont certaines parties remontent à St Louis. Puis, de filature en filature, passant sous la route de Cognac et la chaussée submersible de Foucart, elle gagne le Pont Vieux. Sous la colline boisée du Serre Droit, elle longe alors notre pré du Combet, en bas de notre jardin et butte contre le moulin de Peyreficade. C'est dans ce bief privilégié que toutes les générations de petits enfants Beaux ont fait tremper leurs lignes, avec plus ou moins de patience... et de succès.

Abandonnant ensuite l'agglomération Lasalloise, la Salindrenque se prélassa dans "les plaines", jusqu'au pont de la Baraquette, où elle tourne à gauche sous le château de St Bonnet, - ce château dont j'ai raconté l'éphémère et malencontreux passage dans notre patrimoine pendant la Révolution. Elle s'engouffre dans le défilé granitique de la Frégeire (c'est à dire textuellement "le Frigidaire" - car l'eau y est très froide toujours à l'ombre). Au dessus de sa rive encaissée, à droite, la colline où le chêne vert l'emporte sur le châtaigner porte la magnifique ruine du Castellat. C'est un vestige de la Renaissance, dont les vieilles murailles percées de fenêtres à meneaux, hélas deshabillées par les vandales de tout temps, portent encore deux culs de poivrières joliment sculptés.

Ressortant au soleil, la rivière débouche alors dans les prés de Calviac sous l'élégant château encore habité par les descendants du seigneur des Hours de Calviac, et, serpentant dans un vallon calcaire jalonné par deux autres châteaux, Prades et Malerargues, reçoit sur sa droite le ruisseau des Arnauds descendu de la garrigue de Vabres et de St Felix, et, peu après le hameau de Thoiras (autre château), se jette, au pont de Salindre, dans le Gardon de St Jean, ce gardon que nous avons quitté tout à l'heure à l'Estréchure.

En le suivant vers l'aval, on arriverait à Anduze, d'où les routes nous menaient ensuite à Alès, Uzès, Nîmes ou Sommières.

Mais je m'aperçois que je ne vous parle que de la rivière, ma chère rivière au bord de laquelle j'ai passé le meilleur de mes vacances enfantines. Remontons donc à Lasalle où, vers la Vallée de la Salindrenque confluent d'autres vallons, d'autres routes.

Au nord, celle de Ste Croix de Caderle et de St Jean, dominée par le château du Solier, construit à la fin du XIX siècle dans le style pseudo-moyenâgeux. A son pied, l'actuel cimetière où l'on transporta en 1887 les restes de nos aïeux inhumés auparavant auprès de l'église, et où bien de nos morts sont venus les rejoindre depuis.

Ce vallon est surplombé à l'est par l'antique chemin <sup>de</sup> Ste Croix, qui passe dans la partie haute du village, la plus ancienne appelée la Mouthie (du mot "Moustier", car il y avait là, au moyen âge un monastère bénédictin). Laissant à sa gauche le château de Cornély - où naquit une héroïne de la révolte des Camisards et que les allemands incendièrent pendant la guerrilla du maquis en 1944 - cette vieille route croise la grande rue à la fontaine de la Croix, devant notre maison. Elle se prolonge vers la rivière par la rue du Pont Vieux et le chemin de Foucard. De là, rejoignant la route de Cognac, on grimpe à notre vigne où à la propriété de nos voisins et amis Vièles.

Enfin, au midi du village, au pont de la Baraquette, débouche la route du col de Rédarès qui, par St Hippolyte conduit soit, à l'est, à Nîmes par la Vallée du Vidourle, soit au sud, à Montpellier par le Causse de Pompignan, soit à l'ouest au Vigan, par Ganges où elle rejoint la vallée de l'Hérault.

Les crêtes qui courent d'Anduze à St Hippolyte marquent la fin des Cévennes, dont les deux bourgs gardent les portes semblablement rocheuses et abruptes. Entre les deux, les hameaux de St Felix au Nord - où l'on exploite encore une petite mine de plomb - et de Monoblet au sud.

Au delà, c'est la plaine du Vidourle avec ses vignes, c'est la garrigue, les Gardons sont devenus le Gard... mais ce n'est plus le pays cévenol.

#### ST ANDRE DE MAJENCOULES

A l'ouest de Lasalle, à quelques vingt kilomètres à vol d'oiseau, le massif de l'Aigoual est caché par la crête du Fageas. De son sommet descend la route en lacets qui passe à l'Espèrou, à Valleraugue et suit ensuite la vallée de la rivière jusqu'à Pont d'Hérault où elle rejoint la nationale du Vigan à

Nîmes par St Hippolyte du Fort. Sur la rive gauche du cours supérieur de l'Hérault se dresse un piton couronné par le charmant village de St André de Majencoules, berceau de nos aïeux du XVII<sup>e</sup> siècle. On y grimpe assez durement de Peyregrosse par des virages en épingle à cheveux.

Un château sans grand relief, qu'entoure un parc que masquent de hautes murailles, domine les vieilles maisons cascadant vers le ravin qu'enjambe le pont. De ce pont, on plonge sur un dédale de ruelles étroites et de jardins suspendus pleins de verdure. Le tout, groupé autour d'une grande église romane très retapée au XVIII<sup>e</sup> où l'on voit encore sous leur plâtre moderne de fort beaux chapiteaux. Pas de temple : c'est ici le "pays blanc", îlot essentiellement catholique - ce qui nous confirme bien le papisme de nos aïeux. Le village a dû être plus ou moins fortifié contre les incursions huguenotes.

Actuellement, il n'y a guère que quatre centaines d'habitants, dont un Beau, venant de Valleraugue. Il serait d'origine catalane et donc sans rapport avec nos lointains aïeux.

Depuis la fermeture des filatures de Valleraugue et de Peyregrosse, et la maladie des chataigniers, le pays périclite. Seuls, les estivants apportent quelque animation. Plusieurs maisons ont été achetées par des hollandais séduits par la beauté du site (alors qu'aux environs de Lasalle s'installent des Belges!).

De la terrasse de l'église on admire un magnifique hémicycle de montagnes arides : partant à l'ouest des contreforts de l'Aigoual (qu'on ne voit pas), les crêtes s'abaissent au col de l'Asclier et remontent à droite vers le Liron - Fageas, et la montagne de la Fage. C'est exactement l'envers du paysage que l'on voit du Pont Vieux de Lasalle quand on regarde le soleil se coucher. Mais le versant Lasallois est beaucoup plus riant, boisé, aimable. On comprend bien la descente de nos ancêtres vers la Salindrenque.

## II

### ET MAINTENANT, UN PEU D'HISTOIRE

Dans ce cadre montagnard, l'histoire des hommes a laissé des traces profondes, ne serait-ce que par le réseau des chemins, témoins de leurs migrations, de leurs échanges, de leurs guerres.

Les plus anciens, les drailles des crêtes, toujours parcourues de nos jours par les troupeaux en transhumance, ont vu passer les légions romaines au I<sup>er</sup> siècle avant J.C. Venues de Nîmes et de la Gaule Narbonaise, elle se diri-

geaient vers l'Auvergne, à travers les peuplades celtiques.

D'autres envahisseurs, les Wisigoths les empruntèrent sans doute en déferlant du nord-est, et se fixèrent dans nos montagnes.

Au partage de l'empire de Charlemagne, la région fut incluse dans le royaume de Charles Le Chauve, au titre de la province d'Aquitaine. Mais du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, le Saint Empire romain germanique déborde sur la rive gauche du Rhone, notamment à l'est d'Alès. C'est sans doute pourquoi la vallée du Gardon de Mialet s'appelle encore vallée Française par opposition aux terres d'Empire.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, des Albigeois vinrent se réfugier dans les Cévennes, qui eurent ainsi un avant goût des luttes religieuses. Et à la fin du même siècle, le Gévaudan (Lozère) et les Basses Cévennes sont rattachées définitivement au royaume de France.

Pendant le haut moyen âge les moines bénédictins civilisent nos montagnes, répandent la culture du châtaigner et de la vigne - et les couvrent d'églises et de monastères (la Mouthe à Lasalle, Tornac près d'Anduze, etc...) Avec la prospérité, les grosses bourgades acquièrent des franchises et le goût de l'indépendance.

Du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle à celui du XV<sup>e</sup>, à l'époque de la guerre de cent ans, le pays est ravagé, dit-on, par les grandes Compagnies. Pour prévenir les incursions des pillards, on élève des tours de guet comme à Soudorgues et en Vallée Française. De ces tours, on voit au loin s'allumer les feux qui signalaient l'approche du danger et appellaient au secours.

A la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup>, des moines prêcheurs commencent à vitupérer les abus des seigneurs ecclésiastiques, riches évêques et prélats, et à préconiser le retour à la simplicité évangélique. Aussi, le petit peuple cévenol, fier, indépendant, pauvre et pieux est-il tout préparé à recevoir les premiers prédicants calvinistes à l'aube de la Réforme. Vers 1560, l'autorité royale réagit en pourchassant les protestants de la Gardonnenque. Eclatent alors les premières guerres de religion auxquelles Henri IV met fin par l'Edit de Nantes en 1598, au moment où apparaît notre premier ancêtre, Raymond Jean François Baud, dans son Causse de Merueis. Comme dans toute la France, le règne du Vert Galant amène dans les Cévennes les bienfaits de la paix. Le ministre Olivier de Serre y introduit la culture du mûrier et l'élevage des vers à soie, à la mode italienne. Ce pourrait être l'aube de la prospérité.

Mais la guerre reprend en 1621, et les protestants du duc de Rohan se fortifient au Vigan, à Anduze, à Alès. Louis XIII, qui a succédé à Henri IV en 1610 vient les combattre et cette guerre des Cévennes dure jusqu'à la paix d'Alès, en 1629.

Notre aïeul, le premier Jean, de St André de Majencoules naît en 1640, deux ans avant l'avènement de Louis XIV en 1642 - Pendant le minorité du roi, jusqu'en 1661, pas d'histoire notable dans le pays. Mais, au temps de la jeunesse de son fils Jean II, né en 1669 à St André, l'autorité royale devient plus despotique et intransigeante. L'intendant du Languedoc, de Basville, trace tout un réseau de chemins de pénétration pour surveiller le massif cévenol. Ce sont les amorces de nos routes actuelles qui tortillent dans tout le pays et relient les vallées entre elles. Les protestants sont de nouveau pourchassés. D'abord les dragonnades, qui consistent à loger de force chez l'habitant d'indésirables soldats qui, sous prétexte du faire exécuter les édits royaux terrorisent la population. Puis, en 1685 c'est la révocation de l'Edit de Nantes qui systématise la persécution : bannissement ou arrestation des pasteurs, interdiction des cultes, conversions forcées.

Après dix sept ans de bouillonnement, en 1702 - l'année même de la naissance à St André de ce Louis Baud qui viendra plus tard se fixer à Lasalle, éclate la révolte des Camisards. Ces deux ou trois mille pâtres de montagne, cardeurs de laine, tisseurs de cadis, bouleversés par leur foi, la haine de leur persécuteur, les exhortations de leurs "prophétesses", tiennent tête aux troupes du Roy Soleil commandées successivement par de Broglie - parent de l'intendant de Basville - et les maréchaux de Montrevel et Villars.

Ces violences laissent des traces profondes à Lasalle qui fut au centre des exploits de Jean Cavalier, mitron d'Anduze, et de Pierre Laporte, dit Roland, né en 1680 au mas Soubeyran près de Mialet. C'est là qu'a été fondé au début de notre siècle le Musée du Désert, haut lieu du Protestantisme international qui s'y réunit chaque année au début de septembre. L'une des filles du chatelain de Cornély, à Lasalle, fut l'épouse de ce Roland, l'irréductible, qui trouva la mort au combat en 1704, tandis que son émule Cavalier s'abandonnait aux séductions du pacificateur, le Maréchal de Villars. Meutres incendies, violences de toutes sortes désolent le pays. Temples et églises sont détruits, les prédicants et les chefs huguenots suppliciés ou envoyés aux galères - et les prêtres et leurs ouailles papistes trucidés avec non moins de férocité.

Le calme, tout relatif, revient en 1709 et permet à notre vallée de

panser ses plaies, et de retrouver une certaine prospérité, notamment grâce à la sériculture. C'est peu après que notre Louis Baud se fixe à Lasalle, où son fils Jean III Beaux naît en 1733. Rien de sensationnel dans le pays sous le règne de Louis XV (1715 - 1774).

Puis, Louis XVI met fin définitivement à la persécution religieuse, et quelques années plus tard, convoque les Etats Généraux en 1788 - 89. Il se produit alors certainement un grand remue ménage dans les Cévennes si durement éprouvées par les luttes civiles et religieuses qui ont exaspéré les appétits d'indépendance vis à vis du pouvoir royal. La Révolution éclate en 1789.

Deux ans après, notre Jean III meurt. Son fils Jean IV est alors dans la force de l'âge, à 30 ans. C'est un notable du village, un républicain convaincu. Il profite évidemment à plein de cette élévation de la bourgeoisie qui suit la période révolutionnaire, et s'amplifie sous le Consulat, sous l'Empire et la Restauration. Mais les guerres incessantes de 1792 à 1814 voient la mort d'un François Beaux dans les premières campagnes d'Italie, d'un autre François Beaux pendant la retraite de Russie, et mon Père prétendait, si mes souvenirs sont exacts, que son propre Grand Père, Auguste Ier avait été à 14 ans un des petits Marie Louise de la campagne de France.

Dures années de la Révolution et de l'Empire, avec les drames de la déchristianisation et de la conscription qui affligent toutes les familles.

Sous la Terreur, le canton de Lasalle eut son martyr de la foi : le curé de Soudorgues, qui avait refusé de prêter le serment constitutionnel, et pris le maquis. Dénoncé, arrêté, il fut guillotiné à Sumène. Je regrette que sa mémoire ne soit jamais évoquée lors du pèlerinage annuel des Lasallois à la petite église de N.D. de Soudorgues.

Après le fin des guerres, la paix civile et la prospérité économique font oublier les malheurs : Quand notre Jean IV meurt en 1826 sous Charles X, il est à la fois propriétaire, éleveur de vers à soie et a déjà construit sans doute sa filature dans le jardin de sa belle maison de la Croix. D'autres filatures s'édifient dans le village et aux environs, pas loin d'une vingtaine. Les rapports commerciaux s'intensifient avec l'Italie, et avec Lyon où s'installe mon arrière Grand Père, Auguste Ier. Quand Louis Philippe abdique en 1848, mon Grand Père à 8 ans.

La II<sup>e</sup> République apporte le suffrage universel aux Français, et avec le second Empire s'ouvre une nouvelle ère de grande prospérité industrielle et commerciale, dont notre famille va profiter largement. Les chemins de fer

sillonent la France. Ils vont jusqu'à St Hyppolyte du Fort, à 13 km de Lasalle qu'on gagne ensuite en diligence, cette diligence que j'ai connue dans mon enfance, car elle n'a disparu qu'en 1911 avec l'apparition du premier autobus. Les filatures tournent à plein, bien que la maladie des vers à soie, diagnostiquée par Pasteur, marque une chute brutale de la production des conons des Cévennes.

La guerre d'indépendance de l'Italie en 1859 enthousiasme les Français épris de liberté, comme mon Grand Père - alors que celles de Crimée et du Mexique n'affectent guère la vie à Lasalle, à Lyon ou à Milan.

Mais celle de 1870, qui, en général est peut ressentie par la province française éloignée de Paris et des départements de l'Est, frappe cruellement mes grands parents par la mort de "l'Oncle Ernest" frère de ma Grand Mère - Engagé volontaire à l'armée de la Loire, il est blessé grièvement à Vendôme et meurt un an après de complications pulmonaires. Mon Père, à 8 ans, envoie une lettre de condoléance touchante.

Toute sa jeunesse est marquée par la douleur de la défaite, et, à la veille de sa mort quarante ans plus tard, il disait combien il serait heureux de voir battre les Prussiens, et leur reprendre l'Alsace et la Lorraine.

Après 1871, sous la III<sup>e</sup> République, la France se relève rapidement - Avec la stabilité du franc, le développement de l'industrie, toutes les branches de l'activité économique reprennent leur marche en avant. La soierie est prospère aussi bien à Lyon qu'à Milan. Mais le Midi est atteint par le phylloxera qui ravage le vignoble en 1880, et les bons chasselats francs de pied de Lasalle sont remplacés par des plants américains fauteurs de piquette. Les campagnes coloniales font voyager les conscrits Lasallois aux quatre coins du monde et certains fils du pays commencent à s'embaucher au chemin de fer ou dans des Compagnies de navigation, ce qui amène au village un fort contingent de perroquets.

Affaire Dreyfus, séparation de l'Eglise et de l'Etat, guerre russo-japonaise, crise viticole de 1907, guerre Italo-Turque, conflits des Balkans : l'horizon s'assombrit pendant les dernières années de mon Père, et la grande guerre éclate en Aout 1914 dix mois après sa mort. Elle fait de terribles hécatombes, surtout parmi les paysans qui fournissent les plus gros contingents de fantassins. Comme dans tous les villages de France, le monument aux Morts se couvre de noms. Plus de 10 % de la population male, autrement dit, la moitié de la jeunesse rurale n'en revient pas, ou en revient mutilée.

Après, c'est l'histoire contemporaine, que vous connaissez tous. Pour Lasalle, c'est le déclin de la sériculture, puis de la filature, et le pays cévenol, terriblement saigné pendant la guerre de 1914/18, éprouvée ensuite pendant la guerre mondiale de 1940/45 et la guerrilla du maquis - perd peu à peu ses ressources et son originalité. Le vieux pays des ramasseurs de châtaignes, des bergers et des cardeurs de laine, des magnanarelles et des fileuses, cesse de parler patois. Les filatures se ferment, tombent en ruines, les Lasallois s'expatrient, vont travailler en ville, - la population qui dépassait 2.000 âmes en 1850 diminue de moitié au village, et les fermes des écarts sont plus ou moins abandonnées.

Mais le pays est toujours aussi beau, et cher aux coeurs de ceux de ses enfants qui y restent où y reviennent se retremper aux sources... comme nous !